

# 1 – Éphaphrodite – Phil. 2:25-50 ; 4:18

La disposition habituelle de l'homme a toujours été de rechercher sa propre gloire, et les bénédictions mêmes de la grâce de Dieu deviennent pour lui une occasion de s'élever et de s'enorgueillir. Lorsque, dans l'abondance de sa grâce le Seigneur a favorisé une personne et l'a distinguée de ceux dont elle est entourée, loin d'être humiliée de cette faveur spéciale, il arrive trop souvent qu'elle en prend occasion de se laisser aller à la présomption et à l'élévation du cœur. Il en a été ainsi d'Israël. Jeshurun s'est engraisé et a regimbé. Et même lorsque cette faveur a été visiblement retirée, l'orgueil qu'elle a fait naître demeure, et ce mal est la plus triste manifestation de la misère humaine. Le Seigneur Jésus, pendant son ministère, trouva Israël rempli de confiance en lui-même, et cela dans le temps où, par un juste jugement de Dieu, ce peuple était livré à l'aveuglement. Le mal qui est dans l'Église présente malheureusement le même caractère. Jésus, après être monté au ciel, répandit de grands et excellents dons pour l'entretien et la nourriture de son Corps, de l'Église. Mais, comme nous le voyons dans l'Église de Corinthe, ces dons mêmes furent une occasion d'élévation pour plusieurs. La responsabilité, attachée à la réception du don, fut promptement oubliée ; dans certains temps, il est vrai, la paresse n'aurait pas permis que ces dons fussent mis en activité, mais bien fréquemment ils ne servirent qu'à mettre l'homme en évidence. Il en résulta que le caractère de la charge fut élevé au-delà de ce qu'il devait être, et que le sentiment de la responsabilité individuelle fut considérablement affaibli chez ceux qui ne présumaient pas avoir une position officielle. Plus tard, le mal continua à faire des progrès, et tout l'honneur, légitimement dû à l'office, là où il y avait la vraie puissance spirituelle, est actuellement reporté sur la charge elle-même. Ce n'est pas en parole que consiste le royaume de Dieu, mais en puissance ; aussi prétendre qu'il y a charge indépendamment de la puissance, constitue précisément l'apostasie de l'Église. Cette forme du mal se montre particulièrement en ce que l'on accepte ou conserve la charge, oubliant la responsabilité du don qu'on a reçu. Et il doit être observé que le remède à ce mal, dans notre état de déchéance évidente, n'est pas une réforme collective, mais la fidélité individuelle. « *Que celui qui a des oreilles entende !* » « *A celui qui vaincra.* »

Actuellement, le grand mal qui est résulté de l'officialité de la charge, c'est que les saints ont pris l'habitude de vivre sans avoir devant eux la pensée de Christ pour les instruire et son parfait exemple pour le suivre. Ils sont, en général, parfaitement satisfaits quand ils suivent le sentier battu, et ils regardent presque comme une présomption de leur part de faire par eux-mêmes et pour eux-mêmes des recherches sur ce qui a rapport à l'exercice des dons. C'est, à ce qu'il me semble, la raison pour laquelle les noms des Chrétiens ordinaires (c'est-à-dire de ceux qui n'ont pas eu une place reconnue d'une manière ostensible dans l'Église) ont été conservés dans le Nouveau Testament. Ils nous sont rappelés par le Saint Esprit pour notre instruction, et c'est pour nous un sujet de joie que de savoir qu'il ne mentionne qu'un très petit nombre de ces noms qui sont écrits dans le livre de vie. C'est ce qui nous rend particulièrement précieux les noms de la plupart des individus dont il est parlé dans les épîtres. Ce n'est pas pour eux, mais pour nous, que leurs noms ont été conservés. Un grand sujet de joie, pour eux comme pour nous, a été de savoir que leurs noms étaient écrits dans les cieus. Je ne doute pas que l'Esprit n'ait eu quelque objet spécial en vue, en nous transmettant les noms de tous les saints dont il parle. Dans certains cas, nous pouvons aisément nous rendre compte de son intention : – un principe est posé et nous le trouvons tout naturellement personnifié ensuite dans un fidèle. Tel a été, je pense, le cas de l'homme dont le nom se lit en tête de ces lignes. Au commencement de l'Épître aux Philippiens, on voit une salutation pour les surveillants et les serviteurs, mais Éphaphrodite ne paraît pas avoir été revêtu d'aucune de ces charges. D'après ce qui en est dit dans l'épître, il semble qu'il n'était qu'un simple chrétien, comme on dirait aujourd'hui. Cela n'empêche pas l'Apôtre de le reconnaître, non seulement comme un frère, mais aussi comme son « compagnon d'œuvre » et son « compagnon d'armes. » Nous voyons, dans cette épître, que l'Apôtre se place à côté de Timothée comme serviteur, et que, par la grâce, il s'élève au-dessus de sa place officielle dans l'Église, pensant, non à l'autorité, mais au service. Dans la même grâce, il place Éphaphrodite auprès de lui, comme se trouvant engagé dans un même service et dans un même combat que lui. Combien il y aurait de plus grandes bénédictions pour les saints, s'ils s'occupaient de la meilleure manière de servir, plutôt que de discuter des questions d'autorité ! L'âme d'un saint ne peut être dans un bon état, lorsqu'il est préoccupé de son autorité ou de celle d'un autre dans l'Église. Alors nous ne faisons pas ce que nous pouvons, mais nous sommes à contester pour savoir ce que nous devons faire et ce que nous permettrons qu'un autre fasse. Ainsi nous perdons l'occasion de servir le Seigneur, parce que nous regardons à nos propres intérêts et non pas aux intérêts des autres ; nous n'avons pas à cet égard la même pensée qui était en Jésus Christ.

Éphaphrodite était l'envoyé des Philippiens. Il s'était fait volontairement leur serviteur, pour porter à l'Apôtre, alors en prison à Rome, non seulement leur message, mais aussi des témoignages de leur amour. Ce n'était pas comme prédicateur ou docteur qu'il était envoyé par eux ; son office était beaucoup plus humble aux yeux des hommes – c'était comme serviteur. Dans la suite de l'épître, l'Apôtre reconnaît avoir reçu d'Éphaphrodite ce que les Philippiens lui avaient envoyé. Ici, il en parle comme d'un frère qui l'a servi dans sa nécessité, et il l'emploie comme un serviteur volontaire, qu'il renvoie aux Philippiens pour les consoler dans leur épreuve actuelle. Quel lien ce serviteur volontaire établissait entre l'Apôtre à Rome et l'Église de Philippi ! Il me semble que le sentiment de l'existence de tels liens est, de nos jours, presque entièrement perdu dans l'Église. Nous sommes peu occupés de la pensée d'être des dispensateurs de la grâce diversifiée de Dieu, parce que nous nous attendons à

ne recevoir la bénédiction que de certains organes reconnus. Épaphrodite occupait dans l'Église une place que ni Paul, ni les surveillants, ni les serviteurs officiels n'auraient pu remplir. Aussi longtemps qu'on partagera l'Église en deux classes, les ministres et le peuple, on peut à peine espérer de voir quelqu'un y occuper une place semblable à celle d'Épaphrodite. Sa sphère d'activité était, il est vrai, humble et de peu d'apparence, mais ce genre de service démontre d'une manière particulière la présence de la grâce du Seigneur Jésus Christ.

Je pense que la précieuse doctrine exposée au commencement de ce chapitre a été représentée d'une manière vivante, par l'Apôtre, dans le caractère d'Épaphrodite ! « Rien par contention ou par vaine gloire, mais par humilité, estimant les autres plus excellents que vous-mêmes. » Quelques-uns prêchaient « Christ par contention » (1:16), ce qui est toujours le principe de la chair<sup>1</sup>, ou l'homme accomplissant par sa propre volonté ce qu'il ne doit faire qu'en soumission à l'Esprit, et ainsi ajoutant, ou pensant ajouter de la tribulation aux liens de l'Apôtre. Épaphrodite ne faisait point ainsi ; il regardait Paul comme étant bien plus excellent que lui-même, et il était heureux de le servir dans sa nécessité. L'Apôtre paraît avoir été particulièrement sensible à l'affection qu'on lui témoignait lorsqu'il était en prison. Ses liens avaient été pour plusieurs une occasion de se laisser conduire par la chair ; ceux que sa présence aurait empêchés de se mettre en avant, le faisaient alors. Mais aussi, à diverses fois, son emprisonnement avait donné lieu aux dons individuels, comme aussi à l'amour fraternel, de se manifester activement (Chapitre 1:17), et d'une manière bénie. L'âme de l'Apôtre en avait reçu un grand rafraîchissement. Il se réjouissait de ce que Christ était annoncé. Et il dit, en parlant d'un autre frère : « Le Seigneur fasse miséricorde à la maison d'Onésiphore, parce qu'il m'a plusieurs fois rafraîchi et qu'il n'a pas eu honte de ma chaîne ! Au contraire, quand il a été à Rome, il m'a cherché avec beaucoup d'empressement, et il m'a trouvé. » Pourvu que Christ fût annoncé, et que les dons et les grâces de l'Église fussent mis en activité, Paul était content d'être prisonnier. L'œil simple est l'arme la plus puissante contre l'odieux égoïsme.

« Regardez, non pas chacun à ses intérêts, mais chacun aussi aux intérêts des autres. Qu'il y ait en vous les mêmes pensées qu'en Jésus Christ. » Son amour a été vraiment désintéressé. Il avait tout à abandonner, et rien à gagner pour lui personnellement, à moins qu'on ne considère comme un gain pour lui la satisfaction qu'éprouvait son cœur rempli d'amour, en comblant les autres de bénédictions. « En ceci nous avons connu l'amour, c'est qu'il a mis sa vie pour nous. » Nous n'aurions jamais connu l'amour dans son essence même, l'amour tel qu'il est en Dieu, si nous n'avions pas vu Christ abandonnant toutes choses pour nous, et ne trouvant pour récompense que la satisfaction de son amour. C'étaient là les pensées qui étaient en Jésus Christ ; Il ne regardait pas à son intérêt, car « l'amour ne cherche pas son propre intérêt », mais il regarde à ce qui peut être en bénédiction aux autres. Je ferai remarquer que l'expression « les mêmes pensées qu'en Jésus Christ », diffère d'une autre semblable en apparence, mais seulement dans nos traductions : « Nous avons la pensée de Christ. » L'homme spirituel peut entrer dans les pensées et dans la connaissance de Christ, de manière à parler de Dieu avec intelligence, comme comprenant son intention. Mais les pensées qui étaient en Jésus Christ nous montrent quel était le grand but qu'il avait devant lui, savoir, sa propre humiliation. Il serait peut-être difficile de rendre l'expression littéralement. Du moins, il y a un grand contraste moral entre ce passage et un autre, où le Seigneur emploie la même expression en s'adressant à Pierre, lorsque celui-ci, l'ayant pris à part, se mit à le tancer, en disant : « Aie pitié de toi, Seigneur ! cela ne t'arrivera point. » Jésus lui dit : « *Tes pensées* ne sont pas aux choses de Dieu, mais à celles des hommes. » La pensée qui était alors en Pierre était « la pensée de la chair »<sup>2</sup>. La pensée dominante de son cœur se rapportait à ce qu'il estimait la dignité de Jésus – le Fils du Dieu vivant ne devait pas souffrir. Jésus, qui avait la pensée de son égalité avec Dieu, ne pouvait aspirer à quoi que ce soit ; il pouvait être en bénédiction aux autres en s'humiliant ; il ne s'est pas épargné, il n'a pas cherché son propre intérêt. C'était là *avoir ses pensées* aux choses qui étaient de Dieu. Et c'est principalement sous ce point de vue que l'Apôtre nous présente Jésus comme exemple. « Qu'il y ait en nous les mêmes pensées qu'en Jésus Christ. » C'est en nous humiliant nous-mêmes que nous sommes rendus capables de servir les autres dans leurs besoins. Et savons-nous bien ce que cette humiliation renferme réellement ? Jésus s'est humilié. Il nous est dit de faire comme Lui. Comme pécheurs, nous ne pouvons être placés plus bas, car nous sommes perdus et ruinés. Il est, sans doute, humiliant pour l'orgueil de l'homme d'en venir à faire cette confession, mais c'est comme saints que nous avons à nous humilier, et notre Dieu nous a appelés d'un si saint appel, afin que de là nous puissions nous abaisser.

Car le saint est un pécheur sanctifié en Jésus ; il est fait un avec Lui ; il est aimé du même amour, honoré du même nom, celui de fils, et héritier de la même gloire. Jésus n'a point honte de nous appeler ses frères. C'est donc en regardant à notre dignité comme fils de Dieu, que nous comprendrons comment nous devons nous humilier. La chair aspire toujours à ce qui est élevé ; elle recherche toujours quelque prééminence par-dessus les autres ; mais Dieu nous a unis à Jésus, qui est élevé au-dessus de tout ; en sorte que nous ne devons aspirer à quoi que ce soit ; car toutes choses sont à nous, parce que nous sommes à Christ, et que Christ est à Dieu. Quelle merveilleuse chose que la rédemption qui est en Christ Jésus ! assurément nul autre que le Dieu seul sage n'aurait pu la concevoir et en faire le plan. Jamais il ne serait entré dans le cœur de l'homme qu'un pécheur pût être, par grâce, assez élevé pour pouvoir de son propre mouvement descendre de sa dignité actuelle à une position plus basse. C'est la conscience de notre propre élévation qui est le vrai fondement de notre humilité chrétienne. Le Fils de Dieu, comme Fils, ne pouvait être élevé, mais il s'est anéanti lui-même et il a pris la forme de serviteur. De Fils descendre jusqu'à être serviteur et serviteur de l'homme, c'est là vraiment s'humilier. C'est en cela que nous devons le suivre. Mais il est descendu plus bas encore ; étant serviteur, il s'est humilié jusqu'à

<sup>1</sup> Rom. 2:8.

<sup>2</sup> Rom. 8:6.

la croix ; et c'est de là qu'il a été souverainement élevé. Tout cela a été parfait. Maintenant voyons jusqu'à quel point, par la grâce, un homme assujéti aux mêmes passions que nous a pu marcher sur les traces de notre divin Maître. Éphroditte, reconnu comme frère par Paul, et étant ainsi son égal, a connu la joie d'être serviteur des autres pour l'amour de Jésus. Sa qualité de frère ne lui fit point perdre le privilège de s'abaisser jusqu'à être le serviteur de ses frères. Les mêmes pensées qui étaient en Jésus Christ furent en lui. Mais nous le verrons mieux encore en continuant.

« Il désirait de vous voir tous, et il était fort en peine de ce que vous aviez appris qu'il était malade. » Assurément nous avons là un exemple vivant de ce qui nous est représenté comme étant les pensées de Jésus Christ. « Regardez non pas chacun à ses intérêts, mais chacun aux intérêts des autres. » Cela ne fut pleinement et parfaitement réalisé et manifesté que dans Celui qui est seul parfait, Jésus. Certainement Il désire de voir tous les saints près de Lui, et ses seules douleurs sont celles qui peuvent leur survenir ; « dans toutes leurs angoisses, il est en angoisse. » C'est la profonde intelligence qu'il avait de Christ qui produit chez Éphroditte un amour aussi désintéressé. Il désirait voir les Philippiens bien plus pour leur avantage que pour le sien propre. Il était rempli de tristesse, non parce qu'il était malade dans une ville étrangère, mais parce qu'ils avaient appris sa maladie. Comme cela ressemble à l'amour désintéressé et prévoyant de Jésus, lorsqu'il désirait si ardemment manger la dernière Pâque avec ses disciples, et oublier en quelque sorte sa propre douleur et ses souffrances, en apportant la consolation à leurs cœurs affligés de son prochain départ. « Parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse a rempli votre cœur. » Et Lui, dont le regard mesurait dans son entier l'étendue et la profondeur de son humiliation, leur dit : « Prenez courage. »

Les deux versets qui suivent me paraissent renfermer une grande instruction. Le Seigneur avait donné aux Apôtres une telle puissance qu'en posant les mains sur les malades, ils les guérissaient. Même l'ombre de Pierre, en passant sur ceux qu'on plaçait dans les rues de Jérusalem, leur rendait la santé<sup>3</sup>. À Éphèse, on portait sur les malades des mouchoirs et des linges, qui avaient été sur le corps de Paul, et ils étaient délivrés de leurs maladies, et les esprits méchants sortaient d'eux<sup>4</sup>. Il y avait assez de puissance pour guérir toute espèce de maladies, mais nous ne voyons pas que ce genre de puissance ait été employé pour l'Église. L'Église devait connaître des choses plus profondes que les signes et les miracles qui peuvent étonner l'âme, sans l'introduire dans la communion de Dieu. L'Église est placée dans la vie, et c'est le bon plaisir du Seigneur de donner à ses membres la force de supporter le poids de la maladie, ou de faire que la maladie soit pour eux l'occasion de manifester leur propre sympathie et de mettre en exercice l'amour de ses saints. Il vaut beaucoup mieux apprendre à connaître la sympathie de Dieu que d'être témoin de sa puissance, et Dieu prend plaisir à voir ses enfants trouver dans son cœur leur asile et leur habitation. Le cœur de l'Apôtre, si tendre et si rempli de sollicitude, paraît avoir eu tristesse sur tristesse. Assurément, comme homme, il lui aurait été extrêmement agréable de rétablir Éphroditte par un pouvoir miraculeux ; mais Paul et Éphroditte étaient enseignés à la même école, et l'un et l'autre ils devaient apprendre ce qu'étaient les trésors de la miséricorde de Dieu. Dieu voit les afflictions de ses saints, il en a compassion, et il leur fait connaître non seulement sa puissance, mais encore son amour. Il plut à Dieu d'exercer la sympathie de son serviteur Paul par la maladie d'Éphroditte, et aussi de manifester tout ce qu'il y avait de sympathie en Lui-même pour Paul et pour Éphroditte. Combien notre foi est petite et qu'elle sait peu nous introduire dans les sympathies de Dieu ! Combien peu nous savons le faire participer à nos douleurs ! l'injuste pensée qu'il aime à nous envoyer tristesse sur tristesse ne s'élève que trop souvent en nous. Qu'il est doux d'entendre un de nos frères, qui a vu la sage main de Dieu dans toutes ses épreuves, nous dire : « En effet, il a été malade, fort près de la mort, mais Dieu a eu pitié de lui, et non seulement de lui, mais aussi de moi afin que je n'eusse pas tristesse sur tristesse ! »

Comme notre cœur s'élargit lorsque nous connaissons la sympathie de Dieu ! Éphroditte était en peine de ce que les Philippiens avaient entendu parler de sa maladie. Par la même raison Paul se hâte de leur envoyer Éphroditte afin qu'en le voyant ils pussent se réjouir et avoir communion avec la joie qu'il éprouvait lui-même de ce que par la miséricorde de Dieu Éphroditte était rétabli. Et comment Paul était-il « moins attristé ? » C'était en dissipant le chagrin des autres quoiqu'il n'arrivât à ce résultat qu'en s'imposant la privation d'Éphroditte. C'est en cela que consiste réellement la sympathie divine, l'homme de douleurs a trouvé sa consolation en se chargeant des douleurs des autres. Paul avait en cela la même pensée qui était en Jésus Christ. Il ne regardait pas à ses intérêts mais aux intérêts des autres ; et c'est ainsi qu'il était moins attristé. Dans ce monde de douleurs la vraie bénédiction ne provient pas de l'exemption des souffrances et des douleurs personnelles mais de notre empressément à sympathiser aux peines des autres, et à oublier les nôtres propres en les soulageant dans les leurs. Jésus semblait avoir oublié sa fatigue en s'occupant de la pauvre pécheresse de Samarie et surmonté ses profondes souffrances en consolant les cœurs agités et craintifs de ses disciples. Ces pensées qui étaient en Lui se trouvèrent par sa grâce en Paul et en Éphroditte et pourquoi ne sont-elles pas de même en nous ? Assurément parce qu'elles sont peu désirées. Les dons et la puissance d'un Apôtre peuvent exciter notre ambition tandis que celles de leurs grâces qui sont à notre portée sont de peu de prix à nos yeux. Mais que dit l'Esprit par le moyen de l'Apôtre ? « Recevez-le donc dans de Seigneur, avec une entière joie et *ayez de l'estime pour de tels hommes*. » Il y avait, dans l'Église des hommes revêtus d'une grande autorité comme les Apôtres auxquels ceux ; qui marchaient selon la grâce devaient rendre tous les honneurs possibles – reconnaissant que le Seigneur était eu eux les recevant comme le Seigneur. Il y en avait qui veillaient sur les âmes qui devaient être « connus et ex-

<sup>3</sup> Actes 5:15.

<sup>4</sup> Actes 19:12.

trêmement estimés dans l'amour à cause de leur œuvre. » Mais ici, il s'agit de quelque chose de beaucoup moins palpable ; de quelque chose dont l'œil de l'homme n'aurait nullement été frappé, et que l'œil perçant de l'Esprit pouvait seul discerner, je veux parler des pensées qui étaient en Jésus Christ. Ces pensées étaient sans doute entravées par une infirmité sentie, et parfois obscurcies par les mouvements de la chair. Toutefois il y avait un amour désintéressé dans un homme sujet aux mêmes passions que nous. « Ayez de l'estime pour de tels hommes », certainement ce ministère d'amour patient qui ne s'impose point est hautement estimé de Dieu. Et dans ce jour où le ministère sera reconnu et avoué par le Seigneur lui-même combien n'y aura-t-il pas de saints qui n'ayant point eu de place marquante dans l'Église entendront leur Seigneur reconnaître en eux un service qu'ils avaient jugé sans valeur et que personne n'avait jamais eu l'idée de considérer comme un ministère. Puissent les saints abonder de plus en plus dans l'œuvre de la foi, le travail de l'amour et la patience de l'espérance !

Le Seigneur nous accorde maintenant d'avoir des arrhes de sa propre joie, de cette joie de son cœur en vue du jour où il prendra tous les saints auprès de Lui-même<sup>5</sup>. Par l'Esprit nous pouvons dès maintenant entrer dans la joie qu'exprime ici l'Apôtre : « Recevez-le donc dans le Seigneur avec une entière joie. » C'est ici une partie de cette joie dans le Saint Esprit qui nous appartient et dont le caractère distinctif est d'en rattacher le sujet à *notre* Seigneur lui-même. Ils devaient le recevoir dans le Seigneur comme un frère en qui ils pouvaient reconnaître une union vivante avec Jésus. L'enseignement divin a constamment pour but de nous détourner de nous-mêmes, où nous ne trouvons que sujets de contention et de vaine gloire pour porter nos pensées sur le Seigneur. Quand nous recevons quelqu'un dans le Seigneur, il n'y a pas lieu à l'envie, et il n'est pas à craindre que nous fassions peu de cas de la grâce qui est en lui. Mais il est ajouté : « Ayez de l'estime pour de tels hommes, car c'est à cause de l'œuvre du Christ qu'il a été près de la mort, n'ayant point regardé à sa vie, afin de suppléer au défaut de votre office auprès de moi. »

Revenons aux pensées qui étaient en Jésus Christ. Il avait une œuvre à faire, l'œuvre de Celui qui l'avait envoyé ; et en achevant cette œuvre, non seulement il fut près de la mort, mais encore, par obéissance à la volonté de Celui qui l'avait envoyé, il baissa la tête sous la puissance de la mort, « étant devenu obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix. » Et pourquoi cela ? Afin d'accomplir pour nous ce service dont aucun autre n'aurait pu se charger. C'est à cause de son obéissance à la volonté de Dieu et du service qu'il a accompli pour nous, que Dieu l'a honoré et qu'il l'a même souverainement élevé : « Après avoir fait par lui-même la purification de nos péchés il s'est assis à la droite de la magnificence dans les lieux hauts. » « En ceci nous avons connu l'amour c'est qu'il a mis sa vie pour nous ; nous aussi *nous devons* mettre nos vies pour nos frères. »

Nous *devons*, oui, nous devons avoir la même pensée qui était en Jésus Christ pour servir les frères. Nous ne pouvons les servir comme il nous a servis, ni le servir lui-même comme il a servi Dieu. « Personne ne pourra en aucune manière racheter son frère, ni donner à Dieu sa rançon, pour qu'il vive encore à jamais et qu'il ne voie point la fosse. » Dans la grande œuvre qu'il eut à accomplir pour rendre la mort impuissante et pour mettre en lumière la vie et l'incorruptibilité, il demeura seul, et il n'a point d'imitateurs. Mais nous pouvons le suivre dans la pensée qui domina tout cela. Nous trouvons en Éphaphrodite un homme qui à cause de l'œuvre du Christ n'a point regardé à sa vie, et cela pour servir l'un de ceux qui avaient été rachetés par le précieux sang de Christ. Cela a été souverainement agréable à Dieu, c'était pour Lui comme le parfum de la grâce de son propre Élu, de son propre serviteur s'élevant de nouveau de la terre jusqu'à lui. Aussi ceux qui avaient l'Esprit devaient-ils avoir de l'estime pour de tels hommes. Mais quelle fut cette œuvre de Christ qu'Éphaphrodite accomplit ? Ce n'était ni la prédication, ni l'enseignement, ni aucune des choses qui peuvent donner à l'homme de la réputation. – Il servit un prisonnier obscur à Rome. Jésus lui-même avait visité son pauvre prisonnier dans les cachots de Philippiques, et maintenant l'Apôtre considère la charité d'Éphaphrodite qui était venu de Philippiques à Rome comme une œuvre faite tout à la fois par le Seigneur et pour le Seigneur. Assurément Paul connaissait les paroles du Maître : « J'étais en prison et vous m'avez visité. » – Personnellement, Jésus était loin et les Philippiens se trouvaient à distance de Paul, mais Éphaphrodite vint faire l'œuvre de Christ et suppléer au défaut du service des Philippiens. Maintenant ce genre de service n'est pas estimé, comme il devrait l'être parmi les saints, surtout dans un siècle comme celui-ci qu'on pourrait appeler le siècle de la pensée. Plusieurs désireraient être capables d'enseigner, lorsque la place qui leur est assignée par Dieu dans sa maison est peut-être de servir leurs frères d'une autre manière. Puisque nous trouvons les exhortations « de participer aux besoins des saints » – « de rechercher avec ardeur l'hospitalité » – « de visiter les veuves et les orphelins dans leurs afflictions » nous pouvons être certains que Dieu appréciera de semblables services, et chacun sans aucun doute pourrait occuper une place salutaire à sa propre âme et utile aux saints en général. Il ne paraît pas qu'Éphaphrodite ait pourvu aux besoins de Paul avec ses propres ressources ; il ne fut que le messenger des Philippiens et il ajouta à leur libéralité ses services personnels qui sont ici si hautement estimés. Nous voyons dans ce cas toute une sphère de l'œuvre de Christ ouverte au plus pauvre ; ce n'est peut-être qu'un seul talent, mais il est mis à la banque et il rapporte son intérêt. Ce ne fut pas le secours d'argent qui réjouit le cœur de l'Apôtre, bien que ses besoins fussent pressants, mais ce fut la vue du fruit qui se multipliait pour être porté en compte aux Philippiens, et l'assurance qu'il y avait en Éphaphrodite la même pensée qu'en Jésus Christ. Il est facile de comprendre pourquoi cette partie de l'œuvre de Christ est tombée dans l'oubli presque dans le mépris. L'Église dans son apostasie en était venue à enrichir un certain ordre de personnes et à les décorer de tous les honneurs du monde en sorte que les extorsions et les richesses du clergé devenaient de plus en plus onéreuses et vexatoires. Lorsque la précieuse doctrine de la justification par la foi re-

---

<sup>5</sup> Jean 14:3.

parut de nouveau lors de la Réformation, la réaction fut si forte, que la prédication de la Parole fut considérée comme constituant presque exclusivement l'œuvre de Christ et que presque tous les autres services qui sont indiqués par l'Esprit comme l'œuvre de Christ furent négligés. Satan réussit à faire mettre de côté le bien avec le mal, et ainsi à donner lieu à l'esprit de contention et à la vaine gloire en excitant chez un grand nombre le désir de servir de la même manière, au lieu de s'employer chacun selon son don particulier. Je crois qu'il y a si peu de spiritualité parmi nous que les soins particuliers donnés à un saint et le privilège de lui communiquer quelque consolation sont rarement considérés comme une partie de l'œuvre de Christ. Il peut y avoir dans un évangéliste actif, beaucoup de travail physique et de sollicitude intellectuelle ; mais le patient ministère de la grâce, qui porte à ne regarder ni à sa santé ni à sa vie, n'est presque remarqué de personne, si ce n'est du Seigneur lui-même.

Une chose à laquelle cependant nous devons faire attention c'est que le Seigneur Jésus prend plaisir à lier les siens ensemble par des anneaux vivants. Quoiqu'éloigné d'eux personnellement, il leur est uni d'une manière vivante par l'Esprit. Les Philippiens ne pouvaient en personne servir Paul à Rome, mais Éphroditte suppléait au défaut de leur service. Il est aussi dans la pensée de Jésus Christ de nous servir au moyen de canaux vivants de ses grâces, et de faire de chaque membre de son corps une jointure qui communique aux autres membres.

Je pense que nous ne comprenons que bien peu avec quels détails le Seigneur entre dans nos besoins. C'est pour moi une grande bénédiction que de voir l'intérêt avec lequel le Seigneur s'occupait même du bien-être de ses disciples. « Vous, dit-il aux Apôtres, venez à l'écart dans un lieu désert et vous reposez un peu ; – car il y avait beaucoup d'allants et de venants, et ils n'avaient pas même le temps de manger. » C'était alors l'œuvre de Christ, et maintenant il a accordé, dans l'Église, des dons à ceux qui doivent l'accomplir. Assurément nous ne devons pas mépriser ce en quoi le Fils de Dieu Lui-même prenait plaisir. Nous avons vraiment grand besoin d'acheter de lui ce collyre qui nous rendra capables de voir ce qui lui est agréable, et de discerner la place que chacun de nous doit occuper dans sa maison. L'œuvre de Christ est très variée, et Éphroditte en était aussi réellement occupé en servant l'Apôtre que l'Apôtre en servant les saints par ses écrits. Et pour chacun de nous, l'œuvre de Christ ne sera que celle dans laquelle il nous a placés par les dons de son Esprit. Dieu a placé chacun des membres dans le corps selon qu'il l'a voulu. Et à chacun la grâce a été donnée selon la mesure du don de Christ. « Or, puisque nous avons des dons différents selon la grâce qui nous a été donnée, si c'est une prophétie, agissons selon la proportion de la foi ; si c'est un ministère, agissons dans ce ministère ; si nous sommes celui qui enseigne, agissons dans l'enseignement ; si nous sommes celui qui exhorte, agissons dans l'exhortation ; celui qui distribue, agissons en simplicité ; celui qui préside, agissons avec empressement ; celui qui exerce la miséricorde, agissons avec joie. » Et si l'on demande comment nous pourrions le mieux savoir quelle partie de l'œuvre de Christ nous est assignée, la Parole répond : « Qu'il y ait en vous la même pensée qu'en Jésus Christ. »

*Le témoignage des disciples, vol. 2, p. 79*